

X 3857540

G

A

JERÔME
A
FANCHONNETTE,
HEROÏDE POISSARDE.

AB

128427



LEIPZIG

VERLAG VON
H. SCHULZE



Taconet, Toussaint, farpod 1

JERÔME

A

FANCHONNETTE,
HEROÏDE POISSARDE.

Par M. T...

Prix huit sols.



A LA RAPEE,

M. DCC. LIX.

AVERTISSEMENT.

LE style Poissard étant extrêmement licencieux , on prie le Lecteur intelligent de vouloir bien se prêter à l'ortographe & à la prononciation des mots qui composent cette Héroïde : plusieurs personnes pourroient prononcer la même chose différemment; mais le Public éclairé n'a qu'un langage : celui des Halles, à le prendre comme font quelques-uns , ne peut que corrompre le bon François ; combien en avons-nous qui n'ont jamais lû le Poissard & qui n'en parlent pas mieux pour cela ? Au reste , tout genre est recevable en fait de littérature , pourvû qu'il amuse , & si celui-ci n'instruit pas , du moins il ne sçauroit nuire.



A L A R B E

JERÔME

M. DCC. LXX.



JERÔME
A
FANCHONNETTE,
HÉROÏDE POISSARDE.



OUI, du d'puis qu'il est mort z'et qu'il est
décédé,
Mon aimable Fanchon, z'il n'est plus de
Vadé.

Nous parlons t'a présent z'une langue étrangère ;
Le Poissard z'est Bourgeois, la Bourgeoise Harangère.
Tout est cul par d'sus tête, & nos meilleurs Ribus
Ont beau z'être imprimés, je ne m'y r'connois pus.
J'vois des Bouquets poissards, qui r'semblons des
gazettes,

Pour les chansons n'font pas seulement chansonnettes.
Car en fait de c'tella qu'amusions t'un chacun,
J'avons b'en vingt rimeurs, mais qui ne font point
z'un.

A iij

C'est pour ça, ma Fanchon, que de la Guernouyère
 J'envoye z'un avis, qui vaut s'tila d'un pere.
 Comme au jour d'aujourd'hui z'étant maître Pescheux,
 Je ne sçaurois te voir à proportion d'mes vœux,
 Qu'il faut z'à mon bachot que je sois t'à l'attache,
 J'ai chargé d'mon billet z'un Commis d'la Patache :
 C'est un ami d'not Port, & tu peux mon bijou,
 T'en affier à lui, z'étant au gros Caillou.
 Vous pouvez t'être ensemble & j'en ai peu d'ombrage,
 Tu sçais combien je sçai que tu sçais être sage;
 Et lui de son côté n'est pas t'un homme à ça :
 C'est comme moi. Chez lui, l'autre jour je passa
 Pour porter z'un billet; pareil à mon semblable,
 Eh bien! sa parsonniere est tout-à-fait z'aimable.
 Elle vouloit que j'entre & que je m'assis.
 Mais je fis mon message & pis zeste j'partis.
 Pour servir son ami, voilà comme il faut z'être,
 Qu'évite occasion, de son cœur z'est le maître.
 Y'en a qui n'se font point d'escrupule en ce cas,
 Et qui servent queuqu'un pour qu'il n'en tâte pas.
 Mais Jerosme en trigaud ne fait point de corvée,
 Et parmi n'ot quarquié j'allons tête levée.
 Tu vas voir ma Fanchon z'un tableau t'éloquant,
 De ce qu'est dans mon cœur & pour qu'es-ce & pour
 quand.
 Tu verras mes soupirs, tu z'entendras mes larmes,
 Et si Jerosme a droit d'avoir place en tes charmes.

Quelquefois qu'tu voyois mes yeux trop près destiens,
 Ta bouche z'en courroux me disoit des petits riens.
 Quand ma main z'entre nous te faisoit queuque niche,
 La tienne, de soufflets n'étoit morgoi pas chiche!
 Mais, tu n'est point mauvaïse, & j'ai dit de tout tems,
 Un corps n'est pas méchant quand y'abon cœur dedans.
 Si tu m'as rudoyé, c'est qu'j'étois t'un p'tit drole,
 Qui vouloit s'amuser comme en r'venant d'l'école.
 Mais à présent qu'j'ai l'âge & qu'jen suis plus morveux,
 Avec toi ma Fanchon z'il faut penfer plus creux.
 Je suivrai tes conseils dorzénavant fans doute,
 C'est quand y n'aime pas que not cœur n'y voit goute.
 Avant que je sentions ce que j'entons t'encor,
 Tu n'paroissois qu'féraïlle & c'pendant t'es tout z'or.
 Voyez pourtant c'que c'est que c't'instinc de nature!
 Ci-d'vant la faim m'pressoit, z'à présent je l'endure.
 Et je n'ai d'appérit que stila de te voir,
 J'mengerois de c'mers-là du matin jusqu'au soir.
 Souviens-toi seulement z'au respect d'ta mémoire,
 Que t'as promis d'venir avec moi z'à la foire.
 Tu sçai ben z'à laquelle & je ne t'en dis mot;
 Mais j'ai fait mon calcul & qui n'est pas t'un sot.
 D'abord, si nous allons du côté d'la guinguette,
 Je ne veux pas qu'tu sorte à moins que je n'te guette.
 Si z'un Luron poli vient t'prier pour danser,
 Il fera tous les pas t'et moi j'veux t'embrasser.
 A moins que ce ne fut queuqu'un d'not voisinagne.

Qui soit comm' toi z'et moi pour faire un TRIO sage.
 J'ai r'tenu ce mot là, du tems qu'Monfieu l'Dauphin
 Nous fit voir l'Opera fans qu'il en coutit rien.
 Ce jour-là fut ma foi z'une bonne besogne!
 Y nous naquit z'un Prince, app'lé Monfieu d'Bour-
 gogne.

Moi, z'allant m'réjouir & m'mêler à ces jeux
 Je fis ta connoiffance, oh! jour deux fois heureux.
 J'te vis dans l'Opera, *gratis*, avec ta mere,
 Tu n'allois pas fans elle & ça n'fit que me plaire.
 J'vis ben qu'tu n'étois pas de ces coureux d'enfans
 Quin'aimons pas l'sendroits oufque vont leux parens.
 Je m'accosta de vous avec ma politesse;
 Vous m'avez fait la votre & tout ça fans finesse.
 Ta mere voulut ben que j'lui donnis le bras,
 Et chez votre-chez-vous, on revins t'a p'tits pas.
 Hormi mon pauvre cœur qu'y avoit z'été la poste.
 En veillant fur Fanchon de crainte qu'on n'l'accoste,
 Dieu fçai z'à not retour quel plaisir j'éprouvit!
 Quand j'vis que ta daronne avoit bon appétit.
 Je n'osois pas t'encor l'y proposer d'buvette,
 Mais afin que j'osât, tu m'fit signe d'la tête.
 J'fus vous chercher du cidre & des échaudés chauds,
 Nous burent jufq'au soir, & pis dans nos bachots
 J'vous menis promener jufqu'au bout d'la Rapée,
 Mon cœur du jus d'amour prenoit bonne lampée,
 J'eus l'plaisir de t'parler & de t'prendre la main,

Jamais mon (aviron) ne fut si ben son train.
 Ta mere s'aperçut z'en r'gardant dans ma vûe ;
 Que j'aimois mieux te voir que d'coucher dans la rue.
 Cadichon z'et Babet voulions jouer l'eux jeu,
 Et t'appellions prés d'eux pour que j'fumit z'un peu.
 C'étoit à dire vrai me régaler d'vinaigue,
 Mais je les connoiffions malins comme un espiègue ;
 C'est pourquoi sans m'fâcher, je riois t'ainfi qu'eux.
 A présent ma Fanchon que je sons plus heureux,
 Que rien n'nuit z'a l'amour qu'est fait commel' nôtre,
 Si ce n'est l'déplaisir d'être loin l'un de l'autre.
 Livrons-nous t'aux douceurs de nous entretenir,
 Avec de l'écriture attendant l'avenir.
 Je t'écirai souvent, fais en de même sorte.
 Tu verras qu'mon esprit n'as pas la gueulle morte ;
 Qu'il sçaura te marquer du nouveau chaque fois,
 Sans changer nullement ni de cœur ni de voix.
 Je te dirai toujours que drès que je me léve
 Je pense à ma Fanchon, tant que le jour s'acheve.
 Que le soir quand z'il faut reprendre mon repos,
 Je n'me couche jamais sans te dire deux mots
 Enfin tu verras voir comme d'un foin z'extrême
 A présent je vas droit quand j'écis t'à c'que j'aime.
 Songe aussi ma Fanchon à z'un point principal
 C'est d'répondre d'abord drès qu't'a lû mon signal.
 Si l'facteur passe droit j'n'ai plus d'cœur à l'ouvrage
 Moi z'en décachetant je commence ma page.

Drés qu'j'ai vû le contenu, j'réponds en termes doux,
 Agis semblablement z'et la vache est à nous.
 Dis moi comment tu va, z'et si ta santé marque
 Si tu d'venoies malade adieu ma pauvre barque
 Tu sçais pour s'te saignée en quel état je fût!
 Comme au pied de ton lit falloit z'être à l'affut!
 Et combien z'a souffert le cœur de ton Jérôme
 Quand y t'a vû si pâle entre les bras d'un homme.
 Il est vrai que c'étoit z'un Chérugien. Morgoi!
 Quand on est z'amoureux tout paroît je n'sçais quoi.
 Souvent je n'songeons pas à ce que not cœur pense;
 On croit z'être trompé mais c'est comme je danse.
 Si jamais j'suis jaloux! (ce qui se pourroit bien.
 Car avec l'dieu d'amour, y n'faut jurer de rien)
 J'veux que ma Fanchonnette y trouve un avantage,
 C'est z'un procès flatteur de plaider qu'on est sage.
 Un jaloux peut servir, je l'ai lû de mes yeux
 » Qui n'est pas aime bien, & qui l'est z'aime mieux »
 Je ne suis pas d'ceux-là qu'aimons sans inquiétude
 Qui ne trouvons jamais de conquête ben rude.
 Que rien n'rends t'empressés, qui se servons d'un cœur.
 Comme d'un bon outil, par faute d'un meilleur.
 Enfin belle Fanchon tel z'est mon caractère
 Je compte aller bentot te d'mander à ta mere.
 Puis après tête-à-tête en faisant nos trois tours,
 J'te conterai tout ça par l'moyen d'mon discours.
 Nous irons promener z'à côté des Thuilleries.

Dame! d'nos François ça f'ra les galleries!
 Quand LOUIS L'BIEN AIMÉ sera là parmi z'eux:
 C'n'est pas que d'loin z'ou d'près il ne les rende heu-
 reux.

Mais l'aimer & le voir c'est double bien je pense!
 Et tu sçais qu'dans nos cœurs il est placé d'avance.
 En attendant c'beau jour où je crirons vivat,
 Nous irons voir z'aussi s'tEcole pour l'Etat. (*)

Fanchon si tu voyois, morguié j'ai vû l'eux meines!
 C'est tous petits soldars qui sont grands Capitaines.
 Le Roi qu'est leur exemple autant que leur appui;
 Voit ben qu'ils voderions déjà vaincre pour lui.

On peut dire à part soi, z'en voyant l'eux allure
 Que ça ne fera pas des z'héros en peinture!

Mais adieu ma Fanchon car v'la l'heure à peu près
 Où faut z'aller nicher l'poisson dans nos filers.
 Songe ben z'a répondre à ma l'ette amoureuse,
 Sur cet artique là, foin d'une paresseuse!

Mais je connois ton cœur, c'n'est pas là l'embarras,
 Et j'n'asticote point qui n'le mérite pas.

Quand t'es à ton bateau je suis dans mon tranquille;
 Mais c'est ben différent quand j'te sçai z'à la Ville!

C'linge qu'il faut porter dans ces logis garnis,
 Fait que j'ai peur du nid autant que des petits.

Y'à là d'ces aigrefins qui r'mouchons t'une fille!
 Et qui n'croions jamais qu'on est sage & gentille!

(*) L'Eccle Royale Militaire.

Pour toi qu'est l'un & l'autre, & qui me l'as fait voir,
 Je sçai que tu n'as fait rien z'à l'encontre du d'voir.
 J'ai bon cœur, j'ai bons bras, j'ai mais tu dois
 m'entendre,
 Et si tout ça t'convient tu peux t'baïsser & prendre.
 Je ne suis qu'un pefcheux & je n'ai z'aucun bien,
 C'n'est pas pour me flatter, mais je sçai que j'n'ai rien.
 De tout tems d'pere en fils, j'ons le même avantage,
 Aussi, jamais n'ai-je eu, de bruit pour héritage.
 Malgré tout ça j'voux mieux que de certains quidams,
 Qui d'vons jufqu'à l'eux nom & faisons les fendans.
 C'n'est pas habir doré qui rend taille jolie!
 D'la chandelle en foupant vaut ben jeûne en bougie.
 Tout ça, tu le sçais ben, car t'as assez d'esprit,
 Pour sentir c'que j'te fais, & goûter c'que j're dit.
 Nous avons toi z'et moi d'la raison l'un z'et l'autre
 Vous, Messieux les Savans, mêlez-vous de la vôtre.
 Que chacun z'ait la sienne, & c'n'est pas trop vraiment
 Ben du monde en cela z'est logé p'titement.
 Cependant z'aujourd'hui, le plus grand sot s'arrête
 A vouloir foutenir qu'il n'est pas t'une bête.
 Pourquoi c'mutinement? Mon enfant, je le sçais,
 C'est qu'on n'voit pas ça comme on voit qu'on est laid
 Si devant z'un miroir on voyoit sa conduite
 Comme on voit sa figure, adieu tout le mérite.
 Tu verrois ben des gens de l'eux esprits coiffés,
 Pour ne point se connoître éviter les caffés.

Ces glaces qui font voir z'aussi grand que nature
 Ne plairoient point z'aux fots en faisant l'eux peinture
 Et si derriere un verre il y'a du vive-argent,
 L'esprit de ces Messieux en met ben par devant.
 Adieu z'encor un coup! z'adieu ma Fanchonnette,
 Ait soin d'entretenir ta conscience ben nette.
 Ton fidelle z'amant t'ira bentot trouver,
 Et j'ai signé, JEROSME. A cel-fin de l'prouver.

F I N.

*On donnera incessamment la Réponse de Fanchonnette
 à Jérôme, seconde Héroïne Poissarde.*

(e)

On donne incessamment la Réponse de Fachonnières
à l'Ordre de l'Assemblée Nationale
Le 17 Mars 1790
L'Assemblée Nationale
à Paris

F I N

On donne incessamment la Réponse de Fachonnières
à l'Ordre de l'Assemblée Nationale



X 3857540

6

A

J

FAN
HEI

AB

1284

